Giuliano da Empoli

Le mage du Kremlin

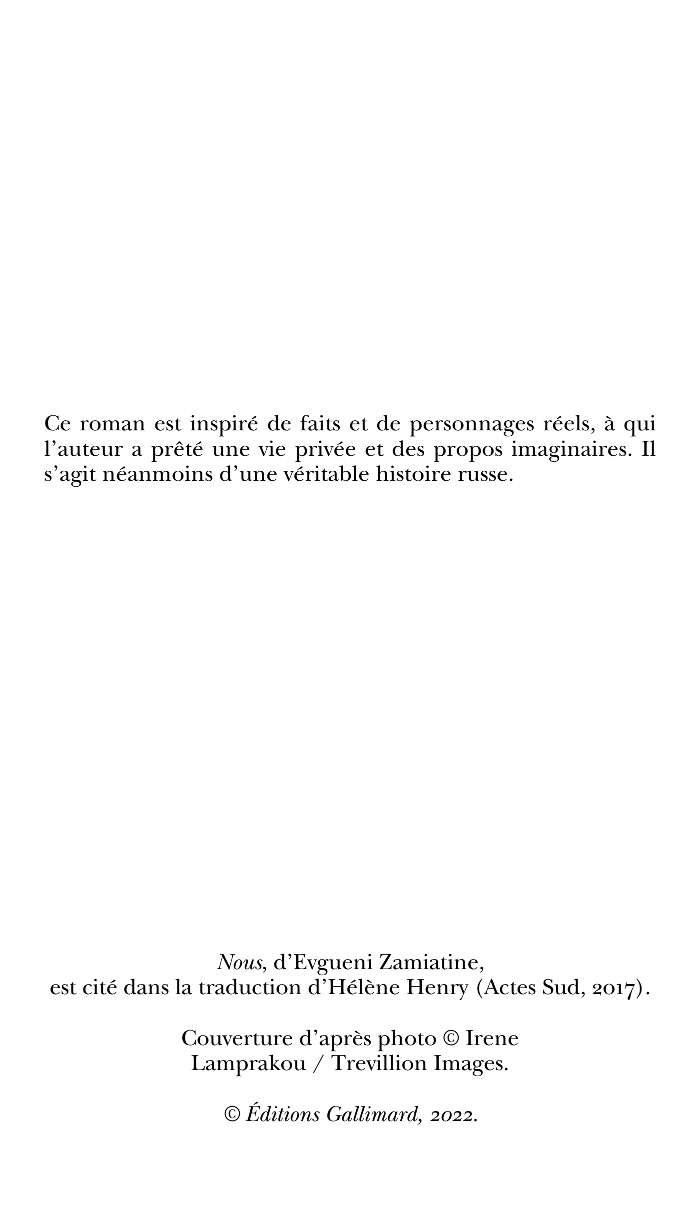


COLLECTION FOLIO

Giuliano da Empoli

Le mage du Kremlin

Gallimard

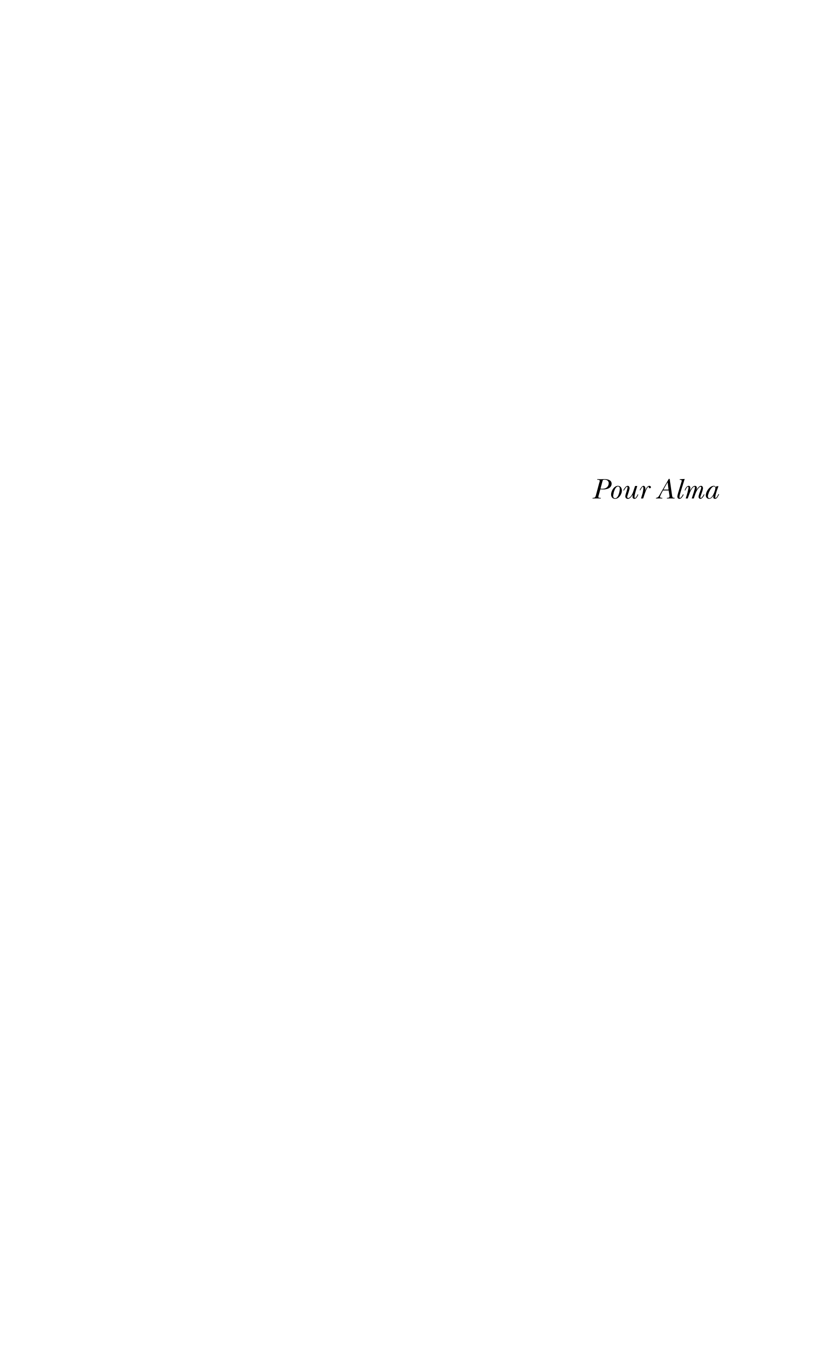


Ce roman est inspiré de faits et de personnages réels, à qui l'auteur a prêté une vie privée et des propos imaginaires. Il s'agit néanmoins d'une véritable histoire russe.

Nous, d'Evgueni Zamiatine,
est cité dans la traduction d'Hélène Henry (Actes Sud, 2017).

Couverture d'après photo © Irene
Lamprakou / Trevillion Images.

D’origine italienne et suisse, Giuliano da Empoli est essayiste et conseiller politique. Son dernier essai, *Les ingénieurs du chaos*, consacré aux nouveaux maîtres de la propagande politique, a été traduit en douze langues. Son premier roman, *Le mage du Kremlin*, a été récompensé par le Grand Prix du roman de l’Académie française et par le prix Honoré de Balzac en 2022.



Pour Alma

La vie est une comédie. Il faut la jouer sérieusement.

ALEXANDRE KOJÈVE

1

On disait depuis longtemps les choses les plus diverses sur son compte. Il y en avait qui affirmaient qu'il s'était retiré dans un monastère au mont Athos pour prier entre les pierres et les lézards, d'autres juraient l'avoir vu dans une villa de Sotogrande s'agiter au milieu d'une nuée de mannequins cocaïnés. D'autres encore soutenaient avoir retrouvé ses traces sur la piste de l'aéroport de Chardja, dans le quartier général des milices du Donbass ou parmi les ruines de Mogadiscio.

Depuis que Vadim Baranov avait démissionné de son poste de conseiller du Tsar, les histoires sur son compte, au lieu de s'éteindre, s'étaient multipliées. Cela arrive parfois. La plupart des hommes de pouvoir tirent leur aura de la position qu'ils occupent. À partir du moment où ils la perdent, c'est comme si la prise avait été arrachée. Ils se dégonflent comme ces poupées qui se trouvent à l'entrée des parcs d'attractions. On les croise dans la rue et on ne réussit pas à

comprendre comment un type de ce genre a pu susciter autant de passions.

Baranov appartenait à une race différente. Même si, en vérité, je n'aurais su dire laquelle. Les photos présentaient le portrait d'un homme massif, mais pas athlétique, presque toujours vêtu de couleurs sombres, et de costumes légèrement trop grands. Il avait un visage banal, peut-être un peu enfantin, le teint pâle, les cheveux noirs, très raides, et une coiffure de premier communiant. Dans une vidéo, tournée en marge d'une rencontre officielle, on le voyait rire, chose très rare en Russie où un simple sourire est considéré comme un signe d'idiotie. En fait, il donnait l'impression de ne se préoccuper en rien de son apparence. Trait curieux si on pense que son métier consistait précisément en cela : disposer des miroirs en cercle pour transformer une étincelle en enchantement.

Baranov avançait dans la vie entouré d'énigmes. La seule chose plus ou moins certaine était son influence sur le Tsar. Durant les quinze années qu'il avait passées à son service, il avait contribué de façon décisive à l'édification de son pouvoir.

On l'appelait le « mage du Kremlin », le « nouveau Raspoutine ». À l'époque il n'avait pas un rôle bien défini. Il se manifestait dans le bureau du président quand les affaires courantes avaient été expédiées. Ce n'étaient pas les secrétaires qui le prévenaient. Peut-être que le Tsar en personne le convoquait sur sa ligne directe. Ou bien lui-même devinait le moment exact, grâce à ses

talents prodigieux, dont tout le monde parlait sans que personne fût capable de dire avec précision en quoi ils consistaient. Parfois quelqu'un se joignait à eux. Un ministre en vogue ou le patron d'une entreprise d'État. Mais étant donné qu'à Moscou, par principe et depuis des siècles, personne ne dit jamais rien, même la présence de ces témoins occasionnels ne parvenait pas à éclairer les activités nocturnes du Tsar et de son conseiller. Il arrivait cependant qu'on fût informé de leurs conséquences. Un matin, la Russie s'était ainsi réveillée en apprenant l'arrestation de l'homme d'affaires le plus riche et le plus connu du pays, le symbole même du nouveau système capitaliste. Une autre fois, tous les présidents des républiques de la Fédération, élus par le peuple, avaient été mis à pied. Dorénavant ce serait le Tsar et personne d'autre qui les nommerait, avaient annoncé les premières informations de la matinée aux citoyens encore à moitié endormis. Mais, dans la plupart des cas, les fruits de ces insomnies restaient invisibles. Et ce n'est que des années plus tard que l'on notait des changements qui apparaissaient alors comme tout à fait naturels, bien qu'ils fussent en réalité le produit d'une activité méticuleuse.

À l'époque, Baranov était très discret, on ne le voyait nulle part et l'idée de donner une interview ne l'effleurait pas. Il avait pourtant une singularité. De temps en temps, il écrivait, soit un petit essai qu'il publiait dans une obscure revue indépendante, soit une étude de stratégie

militaire destinée aux sommets de l'armée, parfois même un récit où il faisait la preuve d'une veine paradoxale dans la meilleure tradition russe. Il ne signait jamais ces textes de son nom, mais il les parsemait d'allusions qui étaient autant de clés pour interpréter le monde nouveau issu des insomnies du Kremlin. En tout cas, c'est ce que croyaient les courtisans moscovites et les chancelleries étrangères qui rivalisaient pour être les premiers à décrypter les formules obscures de Baranov.

Le pseudonyme derrière lequel il se cachait à ces occasions, Nicolas Brandeis, ajoutait un élément de confusion ultérieure. Les plus zélés avaient reconnu sous ce nom le personnage mineur d'un roman secondaire de Joseph Roth. Un Tartare, sorte de deus ex machina qui faisait son apparition dans les moments décisifs de la narration pour s'éclipser aussitôt. « Il ne faut aucune vigueur pour conquérir quoi que ce soit, disait-il, tout est pourri et se rend, mais lâcher, savoir laisser aller, c'est cela qui compte. » Ainsi, de même que les personnages du roman de Roth s'interrogeaient sur les actions du Tartare dont la formidable indifférence était la garantie de tout succès, les hiérarques du Kremlin, et ceux qui les entouraient, allaient à la chasse du moindre indice susceptible de révéler la pensée de Baranov et, à travers celle-ci, les intentions du Tsar. Une mission d'autant plus désespérée que le mage du Kremlin était convaincu que le plagiat était la base du progrès : raison pour

laquelle on ne comprenait jamais jusqu'à quel point il exprimait ses propres idées ou jouait avec celles d'un autre.

L'apothéose de cette équivoque se produisit un soir d'hiver au cours duquel la masse compacte des berlines d'apparat, avec leur cortège de sirènes et de gardes du corps, se déversa sur le petit théâtre d'avant-garde où l'on donnait une pièce en un acte dont l'auteur se nommait Nicolas Brandeis. On vit alors des banquiers, des magnats du pétrole, des ministres et des généraux du FSB faire la queue, avec leurs maîtresses couvertes de saphirs et de rubis, pour s'installer sur les fauteuils défoncés d'une salle dont ils ne soupçonnaient jusque-là même pas l'existence, afin d'assister à un spectacle qui, d'un bout à l'autre, se moquait des tics et des prétentions culturelles des banquiers, des magnats du pétrole, des ministres et des généraux du FSB. « Dans un pays civilisé, une guerre civile éclaterait, affirmait à un certain moment le héros de la pièce, mais chez nous il n'y a pas de citoyens, il s'agira donc d'une guerre entre laquais. Ce n'est pas pire qu'une guerre civile, mais c'est un peu plus répugnant, plus misérable. » Ce soir-là, on ne vit pas Baranov dans la salle mais, par prudence, les banquiers et les ministres applaudirent à tout rompre : certains prétendaient que l'auteur observait le parterre à travers un minuscule hublot situé à droite de la loge.

Pourtant, même ces distractions un peu puériles n'étaient pas parvenues à dissiper le malaise

de Baranov. À partir d'un certain moment le petit nombre de gens qui avaient l'occasion de le rencontrer s'était mis à lui attribuer une humeur de plus en plus noire. On disait qu'il était inquiet, fatigué. Qu'il pensait à autre chose. Il avait démarré trop tôt et maintenant il s'ennuyait. De lui-même surtout. Et du Tsar. Qui lui en revanche ne s'ennuyait jamais. Et s'en rendait compte. Et commençait à le haïr. Quoi ? Je t'ai conduit jusqu'ici et tu as le courage de t'ennuyer ? Il ne faut jamais sous-estimer la nature sentimentale des rapports politiques.

Jusqu'au jour où Baranov avait disparu. Une brève note du Kremlin avait annoncé la démission du conseiller politique du président de la Fédération de Russie. On avait alors perdu toute trace de lui, hormis ces apparitions périodiques à travers le monde que personne n'avait jamais confirmées.

Quand j'arrivai à Moscou quelques années plus tard, le souvenir de Baranov planait comme une ombre vague qui, affranchie d'un corps par ailleurs considérable, était libre de se manifester ici et là, chaque fois qu'il semblait utile de l'évoquer pour illustrer une mesure particulièrement obscure du Kremlin. Et, étant donné que Moscou – indéchiffrable capitale d'une époque nouvelle dont personne ne réussissait à définir les contours – s'était trouvé de façon inattendue sur le devant de la scène, l'ancien mage du Kremlin avait ses exégètes même parmi nous,

les étrangers. Un journaliste de la BBC avait tourné un documentaire dans lequel il attribuait à Baranov la responsabilité de l'importation en politique des artifices du théâtre d'avant-garde. Un de ses collègues avait écrit un livre dans lequel il le décrivait comme une espèce de prestidigitateur qui faisait apparaître et disparaître personnages et partis d'un simple claquement de doigts. Un professeur lui avait consacré une monographie : « Vadim Baranov et l'invention de la Fake Democracy ». Tout le monde s'interrogeait sur ses activités les plus récentes. Exerçait-il encore une influence sur le Tsar ? Quel rôle avait-il joué dans la guerre contre l'Ukraine ? Et quelle avait été sa contribution à l'élaboration de la stratégie de propagande qui avait produit des effets aussi extraordinaires sur les équilibres géopolitiques de la planète ?

Personnellement je suivais toutes ces élucubrations avec un certain détachement. Les vivants m'ont toujours moins intéressé que les morts. Je me sentais perdu dans le monde jusqu'au moment où j'ai découvert que je pouvais passer la plus grande partie de mon temps en leur compagnie plutôt que de m'embêter avec mes contemporains. C'est pourquoi, à cette époque, à Moscou, comme dans n'importe quel autre endroit, je fréquentais surtout les bibliothèques et les archives, quelques restaurants et un café où les serveurs s'habituaient peu à peu à ma présence solitaire. Je feuilletais de vieux livres, me promenais dans la pâle lumière de

l'hiver et renaissais toutes les fins d'après-midi des vapeurs des bains de la rue Seleznevskaya. Puis, le soir, un petit bar de Kitaï-Gorod refermait généreusement sur moi les portes du repos et de l'oubli. À mes côtés, presque partout, marchait un magnifique fantôme dans lequel j'avais reconnu un allié potentiel pour quelques raisonnements auxquels je me livrais.

En apparence Evgueni Zamiatine était un auteur du début du vingtième siècle, né dans un village de Tsiganes et de voleurs de chevaux, arrêté et envoyé en exil par l'autorité tsariste pour avoir pris part à la révolution de 1905. Écrivain apprécié pour ses récits, il avait également été ingénieur naval en Angleterre, où il avait construit des brise-glaces. Rentré en Russie en 1918 pour participer à la révolution bolchevique, Zamiatine avait rapidement compris que le paradis de la classe ouvrière n'était pas à l'ordre du jour. Alors il s'était mis à écrire un roman : *Nous.* Et là s'était produit un de ces phénomènes incroyables qui nous font comprendre de quoi parlent les physiciens quand ils évoquent l'hypothèse de l'existence simultanée d'univers parallèles.

En 1922, Zamiatine avait cessé d'être un simple écrivain et était devenu une machine du temps. Parce qu'il croyait être en train d'écrire une critique féroce du système soviétique en construction. Ses censeurs eux-mêmes l'avaient lue ainsi, raison pour laquelle ils en avaient interdit la publication. Mais en vérité Zamiatine ne

s'adressait pas à eux. Sans s'en rendre compte, il avait enjambé un siècle pour s'adresser directement à notre ère. *Nous* dépeignait une société gouvernée par la logique, où toute chose était convertie en chiffres, et où la vie de chaque individu était réglée dans les moindres détails pour garantir une efficacité maximale. Une dictature implacable mais confortable qui permettait à n'importe qui de produire trois sonates musicales en une heure en poussant simplement un bouton, et où les rapports entre les sexes étaient réglés par un mécanisme automatique, déterminant les partenaires les plus compatibles et permettant de s'accoupler avec chacun d'entre eux. Tout était transparent dans le monde de Zamiatine, jusque dans la rue où une membrane décorée comme une œuvre d'art enregistrait la conversation des piétons. Par ailleurs, il est évident que dans un endroit pareil le vote devait lui aussi être public : « On dit que les anciens votaient en quelque sorte en secret, à la sauvette, comme des voleurs », déclare à un certain moment le personnage principal, D-503. « À quoi servait tout ce mystère – cela n'a jamais été établi exactement (...). Nous, nous ne cachons rien, nous n'avons honte de rien : nous célébrons les élections ouvertement, loyalement, en plein jour. Je vois tout le monde voter pour le Bienfaiteur ; tout le monde me voit voter pour le Bienfaiteur. »

Depuis que je l'avais découvert, Zamiatine était devenu mon obsession. Il me semblait que

son œuvre concentrait toutes les questions de l'époque qui était la nôtre. *Nous* ne décrivait pas que l'Union soviétique, il racontait surtout le monde lisse, sans aspérités, des algorithmes, la matrice globale en construction et, face à celle-ci, l'irrémédiable insuffisance de nos cerveaux primitifs. Zamiatine était un oracle, il ne s'adressait pas seulement à Staline : il épinglait tous les dictateurs à venir, les oligarques de la Silicon Valley comme les mandarins du parti unique chinois. Son livre était l'arme finale contre la ruche digitale qui commençait à recouvrir la planète et mon devoir consistait à la déterrer et à la pointer dans la bonne direction. Le vrai problème étant que les moyens à ma disposition n'étaient pas exactement en mesure de faire trembler Mark Zuckerberg ni Xi Jinping. Sous le prétexte qu'après avoir échappé à Staline Zamiatine avait terminé ses jours à Paris, j'avais réussi à convaincre mon université de financer une recherche sur lui. Une maison d'édition avait manifesté un vague intérêt pour le projet d'une réédition de *Nous* et un ami producteur de documentaires ne s'était pas montré hostile à l'idée d'en faire quelque chose. « Tâche de trouver de la matière pendant que tu seras à Moscou », m'avait-il dit en sirotant un Negroni dans un bar du 9e.

Dès mon arrivée à Moscou, pourtant, je fus distrait de ma mission par la découverte que cette ville impitoyable était capable de produire des enchantements délicats comme ceux que

j'éprouvais chaque jour en m'aventurant dans les ruelles gelées de Petrovka et de l'Arbat. La morosité qui émanait des impénétrables façades staliniennes s'estompait dans les pâles reflets des anciennes demeures de boyards et la neige même, transformée en boue par les roues de l'interminable procession des berlines noires, retrouvait sa pureté dans les cours et les petits jardins cachés qui murmuraient les histoires d'un temps révolu.

Toutes ces temporalités, les années vingt de Zamiatine et le futur dystopique de *Nous*, les cicatrices de Staline gravées sur la ville et les traces plus aimables du Moscou prérévolutionnaire, se croisaient en moi, produisant le décalage qui constituait alors ma condition de vie normale. Pourtant, je ne me désintéressais pas complètement de ce qui se passait autour de moi. J'avais cessé à cette époque de lire les journaux, mais les réseaux sociaux satisfaisaient abondamment mes besoins limités d'information.

Parmi les profils russes que je suivais, il y avait notamment celui d'un certain Nicolas Brandeis. Il s'agissait probablement d'un étudiant, planqué dans un studio à Kazan, plutôt que du mage du Kremlin, mais dans le doute je le lisais. Personne ne sait rien en Russie, il faut faire avec ou s'en aller. Ce n'était pas une grande affaire, car Brandeis ne publiait qu'une phrase tous les dix ou quinze jours, ne commentait jamais l'actualité, camouflait des fragments littéraires, citait

des strophes de chansons ou faisait référence à la *Paris Review* – ce qui tendait à renforcer la thèse de l'étudiant de Kazan.

« Tout est permis au Paradis, sauf la curiosité. »

« Si ton ami est mort ne l'enterre pas. Reste un peu à l'écart et attends. Les vautours arriveront et tu te feras des tas de nouveaux amis. »

« Il n'y a rien de plus triste au monde que de voir comment une famille saine et forte est réduite en pièces par une stupide banalité. Par exemple par une meute de loups. »

Le jeune homme avait un tour d'esprit un peu sombre, mais il s'adaptait plutôt bien au caractère local.

Un soir, au lieu de me diriger vers mon bar habituel, je restai lire à la maison. J'avais loué deux chambres au dernier étage d'un bel immeuble des années cinquante, construit par des prisonniers de guerre allemands, une sorte de marque de standing moscovite : puissance et confort bourgeois, fondés, comme toujours ici, sur une base solide d'oppression. À la fenêtre, les lueurs orangées de la ville étaient amorties par les coups de fouet d'une chute de neige nerveuse. Dans l'appartement régnait le climat d'improvisation que j'ai tendance à reproduire partout : piles de livres, cartons de fast-food et bouteilles de vin à moitié vides. La voix de Marlene Dietrich donnait une touche décadente à l'atmosphère, renforçant le sentiment d'étrangeté qui constituait à cette époque la source principale de mes plaisirs.

J'avais délaissé Zamiatine pour un récit de Nabokov, mais il m'endormait doucement comme d'habitude : le pensionnaire du Montreux Palace a toujours été un peu trop raffiné à mon goût. Sans même que je m'en rende compte, toutes les deux minutes mon regard quittait le livre à la recherche de réconfort et tombait inévitablement sur la tablette maléfique. Et là, perdue parmi les indignations du moment et les photos de koalas, apparut soudain cette phrase : « Entre nos murs transparents comme tissés d'air étincelant, nous vivons à la vue de tous, toujours inondés de lumière. Nous n'avons rien à nous cacher les uns aux autres. » Zamiatine. Le voir surgir sur mon fil d'actu produisit sur moi l'effet d'un coup de marteau. Presque automatiquement je rajoutai au tweet de Brandeis la phrase suivante tirée de *Nous* : « De plus, cela allège le travail noble et pénible des Gardiens. Sans quoi, qui sait ce qui pourrait arriver. »

Puis je jetai ma tablette à travers la pièce pour m'obliger à reprendre la lecture du livre. Pour se venger, le lendemain matin, tandis que je le récupérais sous les coussins, l'objet infernal me signala la réception d'un nouveau message. « Je ne savais pas qu'en France on lisait encore Z. » Brandeis m'avait écrit à trois heures du matin. Je répondis sans y penser : « Z est le roi secret de notre époque. » Une question s'afficha alors : « Combien de temps restez-vous à Moscou ? »

Bref moment d'hésitation : comment ce jeune étudiant connaissait-il mes déplacements ? Puis

je me rendis compte que l'on pouvait déduire de certains de mes tweets de ces dernières semaines, peut-être en lisant un peu entre les lignes, que je me trouvais ici. Je répondis que je ne le savais pas encore exactement, puis je sortis dans la ville glacée poursuivre les rituels quotidiens de mon existence solitaire. À mon retour, un nouveau message m'attendait. « Si vous êtes toujours intéressé par Z, j'ai quelque chose à vous montrer. »

Pourquoi pas ? Je n'avais rien à perdre. Au pire, je ferais la connaissance d'un étudiant passionné de littérature. Un peu lugubre par moments, mais c'est un problème que quelques verres de vodka réussissent généralement à soulager.

2

La voiture patientait au bord de la route, moteur allumé. Une Mercedes noire dernier modèle : l'unité de base de la locomotion moscovite. Deux personnages robustes fumaient en silence à l'extérieur du véhicule. Quand il me vit, l'un des deux m'ouvrit la portière arrière pour aller ensuite se placer à côté du conducteur.

Je ne fis aucune tentative de conversation. L'expérience m'avait appris que je ne pourrais tirer que des monosyllabes de mes accompagnateurs. Les gens d'ici les appellent les timbres, parce qu'ils doivent rester collés à leurs protégés. Ce sont des types peu bavards, qui transmettent une sensation de calme. Ils dînent chez leur maman une fois par semaine et lui apportent des fleurs et une boîte de chocolats. Ils caressent les têtes blondes des enfants chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Certains collectionnent les bouchons de bouteilles, sinon ils nettoient leur moto. Les personnes les plus

pacifiques du monde. Excepté les rares fois où ils cessent de l'être. Alors, c'est une autre histoire : il vaut mieux ne pas se trouver dans les parages à ce moment-là.

Sous mes yeux défilaient rapidement les impressions de la cité bien-aimée. Moscou. La plus triste et la plus belle des grandes capitales impériales. Puis apparurent les bois interminables et sombres qui, dans ma tête, étaient déjà ceux qui se poursuivaient sans discontinuer jusqu'en Sibérie. Je n'avais pas la moindre idée d'où nous nous trouvions. Mon téléphone avait cessé de fonctionner quand j'étais monté dans la voiture. Et le GPS signalait obstinément notre position au pôle opposé de la ville.

À un certain moment, nous quittâmes la route principale pour emprunter un chemin qui s'enfonçait dans la forêt. La voiture ralentit fort peu, affrontant le sentier forestier avec l'ardeur avec laquelle elle avait agressé l'autoroute précédente ; qu'il ne soit pas dit qu'un chauffeur russe se laisse intimider par une stupide banalité, comme une meute de loups. Nous continuâmes à avancer dans le noir, pas très longtemps mais suffisamment pour alimenter de sombres prémonitions. La curiosité amusée qui m'avait habité jusque-là était en train de faire place à une certaine appréhension. En Russie, me disais-je, tout se passe en général très bien, mais quand les choses vont mal, elles vont vraiment très mal. À Paris, la pire chose qui puisse vous arriver c'est un restaurant surestimé, le regard méprisant

d'une jolie fille, une amende. À Moscou, la gamme des expériences déplaisantes est considérablement plus vaste.

Nous arrivâmes devant un portail. De l'intérieur de la guérite, un gardien nous fit un vague signe de salutation. La Mercedes se mit enfin à rouler plus sagement. On entrevoyait entre les bouleaux un petit lac sur lequel flottaient quelques cygnes comme des points d'interrogation adressés à la nuit. Puis la voiture tourna une dernière fois pour aller s'immobiliser devant un grand édifice néoclassique blanc et jaune.

Je descendis de voiture et me trouvai face à une maison de Hambourg, nichée sur le bassin de l'Alster, plutôt que devant la demeure d'un oligarque. C'était la résidence d'un médecin, d'un avocat, voire d'un banquier, mais calviniste, voué à son travail et peu enclin à l'ostentation. À l'entrée, le profil hésitant d'un vieux monsieur, vêtu de velours, offrait un contraste singulier avec les deux énergumènes qui m'avaient conduit jusqu'ici. Si ceux-là appartenaient résolument à la ville lumineuse et cruelle dont nous arrivions, la figure du majordome, un peu fatiguée, semblait avoir été choisie par son patron pour présider un monde privé et plus ancien.

Une fois passée la porte, un vestibule tapissé de liège accueillait le visiteur. Là non plus, aucune concession au style contemporain tellement à la mode ailleurs. Mais plutôt, dans les différentes pièces que je commençai à traverser sous la conduite de mon fragile Charon, une

profusion de meubles marquetés et de candélabres allumés, d'encadrements dorés et de tapis chinois qui créait une atmosphère chaleureuse, à laquelle contribuaient les vitres dépolies et les grands poêles décorés de faïence. L'impression de sévère harmonie que j'avais éprouvée en franchissant le seuil de la demeure se renforçait de salle en salle, jusqu'à l'arrivée dans un bureau où le majordome me fit signe de prendre place sur un petit divan d'apparat qui aurait été à sa place dans la salle d'attente d'un personnage de *Guerre et Paix.* Sur le mur qui me faisait face, le portrait à l'huile d'un vieil homme, vêtu en bouffon de cour, me reluquait d'un air moqueur.

Je regardai autour de moi, ravi et un peu surpris. Si ailleurs le luxe produisait un effet de distraction, on avait ici un sentiment de force et de recueillement.

— Vous vous attendiez à quoi, des robinets en or ?

Baranov souriait. Il n'était pas sarcastique, tranquille plutôt, en homme habitué à prendre possession des pensées d'autrui. Il s'était matérialisé sans prévenir, sans doute par une porte latérale. Il portait une veste d'intérieur sombre, souple, d'apparence coûteuse. Je balbutiai une réponse, mais le Russe ne me prêta aucune attention.

— Je vous prie de me pardonner l'horaire. J'ai pris cette mauvaise habitude et ne peux plus m'en libérer.

— Vous n'êtes pas le seul par ici, lui répondis-je, pensant à l'effervescence de la vie nocturne

moscovite, avant de me rendre compte que cette phrase aurait pu sonner comme une allusion aux habitudes du Tsar.

Une pensée fugace sembla traverser son regard de plomb.

— De toute façon c'est un plaisir d'être ici. Ce lieu est magnifique.

À peine avais-je prononcé ces derniers mots que je sentis pour la première fois les yeux de Baranov se poser sur moi : Serais-tu venu jusqu'ici pour m'ennuyer comme les autres ?

Le Russe était resté debout.

— Ainsi vous êtes un lecteur de Zamiatine, reprit-il en se dirigeant vers la porte par laquelle il était entré. Venez avec moi, j'ai quelque chose à vous montrer.

Nous pénétrâmes dans une salle dont les murs étaient entièrement recouverts par une vaste bibliothèque qui n'aurait pas été incongrue dans un monastère bénédictin. Sur les étagères brillaient des milliers de volumes anciens, éclairés par le miroitement du feu qui brûlait dans l'imposante cheminée de pierre.

— Je ne savais pas que vous collectionniez des livres anciens.

Je ne cessais de prononcer des évidences.

— Je ne les collectionne pas. Je les lis. Il s'agit de deux choses différentes.

Le Russe semblait agacé. Les collectionneurs étaient des personnages mesquins, des gens qui vivaient dans l'obsession d'un contrôle qu'ils

n'atteindraient jamais. Baranov ne se considérait pas comme l'un d'entre eux.

— En vérité, ils ne sont pas tous à moi. J'en ai hérité beaucoup de mon grand-père.

J'eus de la peine à réprimer un mouvement de surprise. Transmettre une bibliothèque de livres anciens en Union soviétique n'était pas, à proprement parler, la chose la plus naturelle du monde.

— Mais cela, c'est moi qui l'ai trouvé.

Baranov n'était pas encore en veine d'explications. Il avait extrait quelques feuilles manuscrites d'une serviette en cuir.

— Jetez un coup d'œil, dit-il en me tendant des feuilles jaunies.

C'était une lettre écrite en caractères cyrilliques, datée du 15 juin 1931 à Moscou. Je commençai à lire.

> Cher Iossif Vissarionovitch,
>
> L'auteur de la présente, condamné à la peine capitale, se tourne vers toi pour te demander de commuer sa peine. Mon nom t'est probablement connu. Pour moi, en tant qu'auteur, être privé de la faculté d'écrire équivaut à une condamnation à mort.

Je levai les yeux. Baranov faisait semblant de feuilleter un livre pour me donner le temps de me reprendre.

— C'est l'original de la lettre de Zamiatine à

Staline, dit-il sans me regarder. Quand il demande l'autorisation de quitter l'URSS.

Je continuai à fixer le Russe un long moment après avoir écouté son explication. Je ne réussissais pas à croire à ce que je tenais entre les mains. Puis je trouvai la force de poursuivre la lecture.

> Je ne prétends pas être innocent. Je sais que j'ai l'habitude, très inconvenante, de dire ce que je considère être la vérité, plutôt que de dire ce qui me serait utile sur le moment. Je n'ai jamais caché mon attitude en ce qui concerne le servilisme littéraire, l'adulation et les caméléons qui changent de couleur. Je considère qu'ils sont dégradants pour l'écrivain et pour la révolution.

Je restai plongé dans cette lecture pendant un moment. Quand je relevai les yeux, Baranov était en train de m'observer.

— C'est l'une des plus belles suppliques adressées par un artiste à Staline. Zamiatine ne s'abaisse jamais. Il parle avec sincérité, comme un ex-bolchevique. Il a affronté les troupes du tsar, il a survécu à l'exil, il est rentré pour faire la révolution. Le seul problème, c'est qu'il a tout compris trop vite et qu'il a commis l'imprudence de l'écrire.

Du haut de ma récente fréquentation avec l'auteur, je me sentis le devoir d'intervenir. Je proférai donc quelques banalités sur la tension

Giuliano da Empoli
Le mage du Kremlin

« Le pouvoir est comme le soleil et la mort, il ne peut se regarder en face. Surtout en Russie. »

On l'appelait *le mage du Kremlin*. L'énigmatique Vadim Baranov fut metteur en scène puis producteur d'émissions de télé-réalité avant de devenir l'éminence grise de Poutine. Après sa démission du poste de conseiller politique, les légendes sur son compte se multiplient, sans que nul puisse démêler le faux du vrai. Jusqu'à ce que, une nuit, il confie son histoire au narrateur de ce livre…
De la guerre en Tchétchénie à la crise ukrainienne, *Le mage du Kremlin* dévoile les dessous de l'ère Poutine et s'impose comme le grand roman de la Russie contemporaine.

« Une réflexion passionnante sur le pouvoir. »
Augustin Trapenard, *La Grande Librairie*

« On ne lâche pas ce roman passionnant, suffocant. »
Nicolas Demorand, France Inter

Grand Prix du roman de l'Académie française 2022



folio-lesite.fr



Le mage du Kremlin

Giuliano da Empoli

Cette édition électronique du livre
Le mage du Kremlin de Giuliano da Empoli
a été réalisée le 5 octobre 2023
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073003911 - Numéro d'édition : 550596)
Code produit : U49169 - ISBN : 9782073003942
Numéro d'édition : 550599